

## LES DIEUX ASSOCIÉS

### NOTES SUR UN BAS-RELIEF VOTIF DE LA PALMYRÈNE

Parmi le riche butin de sculptures et d'inscriptions recueilli par Daniel Schlumberger dans les établissements palmyréniens de la montagne au Nord-Ouest de Palmyre, un bas-relief relativement bien conservé, portant une inscription complète et datée, constitue l'une des pièces maîtresses<sup>1</sup> (fig. 1). Il a été trouvé dans la cella d'un temple à Khirbet Abu Duhûr, où il servait certainement d'objet de culte tout en étant un ex-voto privé<sup>2</sup>. Je donne immédiatement une traduction de l'inscription qui se développe sur la plinthe du relief :

« En l'honneur du Roi, bon et rémunérateur, ont fait cette sculpture An'am et Ba'lai, pour leur vie, au mois de Shebat de l'an 574 » (= février 263)<sup>3</sup>.

L'appellatif divin a déjà attiré l'attention de plusieurs savants. D'abord, les éditeurs du texte parlent du « dieu Malkâ », c'est-à-dire qu'ils ne traduisent pas le nom araméen, et en rapprochent toute une série de noms divins formés sur la même racine, qui exprime la notion de royauté, mais par ailleurs assez disparates : l'arabe pré-islamique *al-Malik*, le thamoudéen *mlk*, l'ammonite *Milkom*, l'accadien *Malik*, l'amorite *Muluk* ; on pourrait y ajouter le phénicien *Melqart* et bien d'autres encore. Certes, les auteurs du « Recueil épigraphique » de *La Palmyrène du Nord-Ouest* ont bien vu que « tous ces dieux ne sont peut-être pas identiques », mais ils tiennent au moins à l'identité de leur Malkâ et du thamoudéen *mlk*<sup>4</sup>. Plus récemment, J. T. Milik s'est prononcé pour une solution tout à fait différente : il voudrait lire *malakâ* ou même *malakê* (pluriel non exprimé par l'écriture) et comprendre « ange(s) »<sup>5</sup>. Il pense retrouver ainsi sur notre bas-relief deux messagers du dieu suprême, figurés à côté de celui-ci et identiques aux « anges de sainteté » qui nous sont connus par deux inscriptions laissées au début du IV<sup>e</sup> siècle à Coptos par les soldats éméséniens qui y

(1) D. SCHLUMBERGER, *La Palmyrène du Nord-Ouest* (1951) (cité *PNO*) p. 82-83 pl. 38, 2. Pour l'inscription, cf. « Recueil épigraphique » par J. STARCKY, H. INGHOLT et L. RYCKMANS, *ibid.* p. 165-166 n° 57. Le relief est conservé au Musée National de Damas, n° 5918 (C 3841).

(2) Cf. SCHLUMBERGER, *PNO* p. 39-40 fig. 16 (temple E).

(3) La date est avancée d'une année par rapport à l'édition première, où une barre d'unité a été négligée parce qu'elle est rattachée au signe qui la précède.

(4) Cf. E. LITTMANN, *Thamud und Safa* (1940) p. 30.

(5) J. T. MILIK, *Dédicaces faites par des dieux* (1972) p. 199.



Fig. 1. — Relief de Khirbet Abu Duhûr (Palmyrène). Damas, Musée National 5918 (C 3841). L. 1,63 m ; h. 0,52 m.

étaient stationnés. Le monument lui-même serait émésénien plutôt que palmyrénien. Finalement, H. J. W. Drijvers veut traduire le nom divin par « Kings », en supposant qu'il se rapporte à deux personnages principaux du relief qui pourraient être Baalshamin et Malakbel<sup>6</sup>.

Les solutions proposées pour expliquer l'inscription du bas-relief sont parallèles à celles relatives à l'étymologie du nom divin Malakbel. Ainsi, J. Starcky comprend ce dernier comme « (dieu) Malkâ de Bel », ce qui l'amène à chercher un rapport entre notre relief et l'iconographie de Malakbel, notamment le type de Malakbel en char<sup>7</sup>. Deux autres figures divines restent dans cette hypothèse anonymes, mais J. Starcky reconnaît Jupiter-Hadad et, « semble-t-il », Gennéas. Par contre, J. T. Milik, à la suite de S. Ronzevalle, O. Eissfeldt et J. G. Février<sup>8</sup>, voit dans Malakbel « l'ange, messenger de Bel » (*Ma'ak-Bel*) ; l'exactitude de cette étymologie est démontrée par les transcriptions grecques et latines *Malach(i)bêtos*, mais il n'est pas nécessaire de voir dans le bas-relief de Khirbet Abu Duhûr une triade composée d'un dieu suprême et de ses deux anges, à la manière de la prétendue triade palmyrénienne de Baalshamin accompagné de 'Aglibôl et Malakbel ou, dans son hypostase anonyme, de

(6) H. J. W. DRIJVERS, *The Religion of Palmyra* (1976) p. 18.

(7) J. STARCKY, *Palmyre* (1952) p. 94-96.

(8) S. RONZEVILLE, « Jupiter Héliopolitain », *MUSJ* 21 (1937-1938) p. 66-70 ; O. EISSFELDT, *Tempel und Kulte syrischer Städte* (1941) p. 86.101 ; J. G. FÉVRIER, *La religion des Palmyréniens* (1931) p. 67 ; MILIK, *o.c.* n. 5.

« deux frères saints ». Les dédicaces mentionnées ci-dessus des Éméséniens d'Égypte nomment la Tyché et « les anges (de sainteté ?) », et la nôtre aurait nommé « les anges », tout en utilisant une graphie propre à masquer le pluriel et passant sous silence le dieu principal du monument. Il est vrai que l'expression « en l'honneur » est inhabituelle dans une dédicace religieuse<sup>9</sup>, mais elle ne le sera pas moins si l'on rattache le nom à une autre figure divine. En tout cas, les épithètes « bon et rémunérateur » ne peuvent s'appliquer qu'à un dieu et non à plusieurs, puisque la forme grammaticale est celle du singulier. Comme dit justement J. T. Milik, la graphie défective du nom de Malakbel (*mlkbl* et non *ml'kbl*) s'explique par le fait que l'élément *mal'ak* n'est pas araméen ; dans un nom divin autonome, connu de tous, cette forme courte ne saurait prêter à équivoque. A l'état isolé et en l'absence de raison majeure pour le rapprochement avec Malakbel, on préférera la vocalisation *malkâ*, « le roi », épithète plutôt que nom propre. Je crois qu'il faut dissocier, au moins jusqu'à preuve du contraire, les divinités de Khirbet Abu Duhûr et Malakbel ; on relèvera en effet un graffiti de Doura-Europos, où un autre dieu palmyrénien reçoit précisément le titre en question, peut-être dans les mêmes années soixante : Ἰαραβωλ μαλχα<sup>10</sup>. Il serait sans doute inutile de rappeler ici toutes les divinités qui, à une époque ou à une autre, en étaient parées ; il est évident qu'aucun rapport ne s'impose nécessairement entre elles. Le dieu de Khirbet Abu Duhûr n'est pas *a priori* plus proche d'un dieu thamoudéen que d'un personnage du panthéon araméen ou phénicien.

Dans notre cas, les deux dédicants ont offert l'image des trois dieux, dont certainement le « Roi » lui-même, dans le temple de ce dernier. Son identité et celle de ses compagnons allaient de soi pour les habitués du sanctuaire. Ce n'est que l'iconographie seule qui pourrait la préciser.

Les trois dieux du bas-relief se présentent alignés de face, comme il sied aux divinités palmyréniennes ; cependant, leurs montures sont vues de profil. A l'extrême gauche, un cavalier est figuré, vêtu d'un costume parthe avec un pantalon pris dans la chaussure, une tunique galonnée et un manteau flottant, un carquois accroché à la selle, le fouet en main. C'est un jeune dieu imberbe mais moustachu, aux cheveux ceints d'un diadème. Le seul trait hors du commun est l'aspect de la monture du dieu : un félin à crinière (la tête elle-même est cassée), une patte de devant levée en mouvement de marche. On y a vu un Griffon, mais à vrai dire le lion monté par un autre dieu de la Palmyrène, vêtu de même et muni lui aussi d'un fouet, n'est pas très différent<sup>11</sup>. Les Griffons de Malakbel, en revanche, sont représentés autrement, toujours ailés et à tête d'aigle<sup>12</sup>. On écartera donc l'identification du dieu cavalier avec Malakbel.

Le dieu du milieu monte un bige attelé de deux félins au pelage tacheté, peut-être des guépards<sup>13</sup>, « ailés et peut-être cornus » d'après D. Schlumberger. Les têtes des

(9) Cf. pourtant J. CANTINEAU *et al.*, *Inventaire des inscriptions de Palmyre* V (1932) n° 8, et M. GAWLIKOWSKI, *Recueil d'inscriptions palmyréniennes* (1974) n° 125 (?).

(10) *Dura Report* V p. 152-156 n°s 471-474 ; cf. EISSFELDT, *o.c.* n. 8, p. 132 fig. 29 ; MILIK, *o.c.* n. 5, p. 44.

(11) SCHLUMBERGER, *PNO* p. 88 pl. 41, 1.

(12) P. COLLART, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* II (1969) pl. 59, 2 et 108, 1-3 ; *RTP* 268-269 ; R. DU MESNIL DU BUISSON, *Tessères et monnaies de Palmyre* I (1962) p. 120 fig. 74 (= SEYRIG, *AS* III p. 132-137 pl. 2-3 ; COLLART, *o.c.*, pl. 49, 2-3) ; M. GAWLIKOWSKI, *Berytus* 18 (1969) p. 105-109.

(13) Cf. le guépard illustré dans *The Pennsylvania Museum Journal* (déc. 1927) p. 349 fig. 15.

animaux sont abimées, mais une corne tordue est en effet représentée sur l'animal de droite ; les ailes, atrophiées, se voient sur le cou. Si ce n'était les pattes, on dirait qu'il s'agit d'agneaux. L'attelage déployé (roues en forme de rosettes, présentées de face) porte un personnage revêtu d'une cuirasse à écailles avec des lambrequins, d'un manteau agrafé sur l'épaule droite, tenant un sceptre ou une lance. Le visage était imberbe, la chevelure bouclée surmontée d'un calathos. Ce dernier détail n'est jamais l'attribut de Malakbel : donc, cette fois encore, ce n'est pas ce dieu, d'autant que ses animaux seront difficilement acceptés comme des Griffons.

Le troisième dieu, enfin, est assis sur un trône dont on ne voit que le socle. D'après D. Schlumberger, il est vêtu « d'une tunique à manches sur laquelle s'étaient de lourds colliers ; peut-être cette tunique est-elle faite d'une peau de bête, car elle apparaît tachetée comme le sont les félins [du dieu du milieu]. Sous le pli de ce vêtement, arrêté, semble-t-il, au genou, passe une seconde tunique qui ne découvre que les pieds ». A mon sens, le costume représenté n'est autre, ici encore, qu'une cuirasse munie d'une double rangée de lambrequins ; il est étrange que ceux-ci recouvrent entièrement les jambes, mais la forme des languettes de cuir est très nette. Quant aux cercles disposés sur le torse, ils peuvent reproduire une cotte de mailles dont les « colliers » faisaient peut-être partie. Le dieu, coiffé d'un calathos et imberbe comme son voisin, tient dans sa main droite à demi levée un foudre, dans la gauche un objet abimé qu'il saisit par un bout. Cette fois encore, ce sont des animaux qui présentent le point le plus difficile : deux taureaux qui, au lieu de flanquer le siège comme c'est habituel dans l'iconographie syrienne, sont vus passant à droite et semblent sortir du fond du relief, leurs arrières-trains invisibles ; et, ce qui est encore plus surprenant, les têtes manquent. J'ai pu vérifier au Musée de Damas que le cou de chaque bovidé se terminait par une surface horizontale lisse. Bien que le siège ne soit pas figuré, il serait difficilement concevable que le dieu soit assis directement sur l'un des taureaux.

Le parti pris par le sculpteur s'accorde mal avec les habitudes de l'art palmyrénien et l'image est pour cette raison difficile à interpréter. Je suppose que le dieu était censé trôner entre les deux animaux, conformément au type répandu au Proche-Orient depuis de longs siècles. L'artiste a voulu représenter les taureaux de profil, comme les autres animaux du bas-relief. Par manque de place, le résultat est fort maladroit : les têtes de profil auraient caché l'un des pyrées et surtout une partie de la figure divine. Peut-être étaient-elles rapportées d'une manière ou d'une autre.

Il est clair que le dieu trônant est ici le personnage principal. Il a tous les attributs du dieu syrien de l'orage et représente l'une des nombreuses formes de Hadad, Bel, Zeus, Baalshamîn — les noms alternant selon les temps et les lieux —, le chef du panthéon araméen. C'est lui qui est le « Roi », les dédicants qui se tiennent à sa gauche ne s'adressent qu'à lui dans leur inscription. Ils pensent lui « rendre honneur » en le figurant en compagnie de deux divinités secondaires, l'une en char, l'autre sur le dos d'un félin.

Autant l'identité du dieu principal me paraît ainsi cernée d'assez près, autant les deux autres restent anonymes. Il n'est pas question de la « triade » de Baalshamîn, car aucun des acolytes n'est 'Aglibôl, ni d'une triade en général. Mais il ne s'agit pas non plus de génies quelconques de la steppe, sans caractères propres. Surtout, le dieu en char présente une personnalité bien définie. Le problème reste pour le moment insoluble.

Malgré ses particularités inédites qui imposent cette conclusion négative, notre bas-relief se range sans difficulté dans la longue série de monuments votifs et cultuels où un certain nombre de divinités est aligné face au spectateur, selon la convention frontale qui caractérise l'art de Palmyre. Ce schéma n'est pas fait pour raconter un événement et, sauf le cas très particulier des reliefs du temple de Bel<sup>14</sup>, rien ne permet d'entrevoir la mythologie palmyrénienne derrière les images conservées. Comme j'ai déjà essayé de le démontrer ailleurs<sup>15</sup>, les groupements représentés ne sont pas des triades, c'est-à-dire des associations fixes de trois personnes divines liées par une relation constante, d'autant qu'il y a le plus souvent plus de trois personnages. Dans certains cas, l'association répond au souci d'exprimer une conception théologique, par exemple la nature cosmique des dieux réunis autour de Bel dans son temple. Plus souvent, semble-t-il, c'étaient les préférences toutes personnelles et peut-être occasionnelles du donateur qui ont joué le rôle déterminant dans le choix des acolytes.

Michel GAWLIKOWSKI.

(14) H. SEYRIG, R. AMY et E. WILL, *Le temple de Bêl à Palmyre* (1975) p. 87-88 pl. 44 ; *Album* p. 90 ; cf. R. DU MESNIL DU BUISSON, *AAAS* 26 (1976) p. 83.

(15) « Aus dem syrischen Götterhimmel. Zur Ikonographie der palmyrenischen Götter », 2. *Trierer Winckelmannsprogramm* (1979/1980) p. 19-26 et pl. 20-23.